

vu que l'on y observe le recueillement, la piété et le bon ordre.

“ 20. Les parents et les maîtres doivent tenir absolument à ce que leurs enfants et leurs serviteurs observent fidèlement les saints jours du dimanche et de fête et ne s'y exposent pas à offenser Dieu dans des promenades, des veillées ou des voyages dont une trop funeste expérience démontre les dangers..... ”

— Mardi le 27 avril, à 1½ h. p. m., avait lieu, dans la chapelle de l'Hôpital du Sacré-Cœur, une imposante cérémonie religieuse. Quatre jeunes filles, revêtues de leur belle toilette séculière, consentaient librement à l'abandonner pour prendre l'humble et saint habit de la religion. Les nouvelles novices sont :

Mlle Virginie Giroux, de Beauport, en religion Sr St. Stanislas de Koska.

Mlle Georgianna Morin, de St. Roch des Aulnets, en religion Sr St. Louis de Gonzague.

Mlle Flore Allard, de Carleton, comté de Bonaventure, en religion Sr St. Jean de Dieu.

Mlle Claire Pelletier, de St. Roch des Aulnets, en religion Sr Marie des Sept Douleurs.

La cérémonie était présidée par Monseigneur l'Archevêque, assisté par les abbés Jos. Marquis, chapelain de l'Hôpital, et Olivier Moisan, vicaire de St. Roch des Aulnets.—*Événement.*

— Mardi 27 avril dernier était le 36ème anniversaire du départ de Mgr Lafleche, évêque des Trois-Rivières, pour les missions du Nord-Ouest. Le 27 avril 1844, il disait adieu à son pays, et, en qualité de simple missionnaire, laissait le village de Lachine, en canot d'écorce, pour la Rivière Rouge, en compagnie de Mgr Provencher, premier évêque de St. Boniface, du Révd M. Bonrassa, du gouverneur Simpson et de son secrétaire M. Hopkins.

Mgr Bourget et plusieurs prêtres étaient venus assister au départ, et souhaiter un heureux voyage à ces apôtres de la foi. Le temps était splendide, la nappe d'eau du lac St. Louis était comme un beau miroir. Deux canots de maître montés par de robustes Iroquois et de vigoureux voyageurs canadiens composaient toute la brigade, et devaient, à force de bras, conduire les voyageurs à St. Boniface en trente-deux jours. C'était l'express d'alors.

Les canots de charge, aussi au nombre de deux, étaient partis le 24, c'est-à-dire, trois jours auparavant, et ne devaient arriver à la Rivière Rouge que le 21 juin. Les quatre Sœurs fondatrices du couvent de la Charité de St. Boniface avaient pris leur passage sur ces canots. C'étaient la Sœur Valade, supérieure, Sœur Lagrave, assistante, et Sœurs Lafrance et St. Joseph. Ces deux dernières sœurs sont actuellement seules survivantes.

A un tiers de siècle d'intervalle, les choses ont bien changé. Le trajet qu'on faisait alors en canot en 32 jours on le fait maintenant en chemin de fer en 4 jours.—*Courrier du Canada.*

— L'émigration de nos compatriotes vers les États-Unis se poursuit toujours avec malheureusement trop d'entrain : ce qui suggère à nos confrères de la presse aux États-Unis d'amères réflexions. Nous empruntons au *Messageur* de Lewiston, les suivantes :

“ Pourquoi la classe des cultivateurs qui pourrait fort bien vivre au pays, vient-elle ici disputer le travail des manufactures à ceux qui n'ont que cela pour

gagner leur vie? Pourquoi quitter une belle terre, abandonner les travaux si salubres des champs, le bon air de la campagne, pour venir ici s'enfermer dans une ville ou un village manufacturier, emprisonner sa famille entre les quatre murs d'une manufacture, condamner une femme et des enfants à un travail de 13 à 14 heures par jour, les obliger de partager le sort de milliers de travailleurs, dont la santé a été détruite par ce travail excessif et malsain, les empoisonner lentement mais sûrement par l'odeur de l'huile et la poussière du coton? Pourquoi? Il faudrait écrire des volumes pour énumérer toutes les raisons qui font émigrer par milliers les cultivateurs canadiens aux États-Unis, et nous ne faisons que des articles de journaux; aussi nous nous contenterons d'en signaler quelques-uns.

“ On dit que le luxe a chassé un grand nombre de cultivateurs du Canada, c'est vrai. De riches cultivateurs se sont vu ruinés par les extravagances de leurs enfants, souvent par leurs propres extravagances, et sont venus ici pour faire une fortune qu'ils n'avaient su conserver au pays. Hélas! ils prennent là un moyen bien peu propre à réparer le mal, car le luxe est poussé plus loin ici qu'au Canada; et ces familles se voient condamnées à travailler sans pouvoir faire la moindre épargne. Les législateurs ne peuvent rien faire pour cette classe d'hommes, car on ne peut faire des lois pour régler les dépenses des familles.

“ Il nous arrive aussi une classe de cultivateurs pour laquelle nous sommes loin de ressentir la moindre sympathie; nous voulons parler de ceux qui viennent ici pour se reposer des travaux de la terre. Entendons nous bien : le père place sa femme et ses enfants dans la manufacture et lui se repose. Qu'arrive-t-il à cet homme qui se repose? après deux ou trois ans de séjour aux États-Unis, il songe à retourner au pays mais il est trop tard; les enfants ont pris l'habitude des travaux des manufactures, et ne sont plus propres à l'agriculture, et si le père réussit à les ramener au pays ce n'est que pour bien peu de temps, et ils nous reviennent dégoûtés de la vie des champs. Très souvent le père ne pouvant cultiver seul sa belle terre, la vend pour ce qu'il peut trouver et vient rejoindre ses enfants dans l'exil pour ne plus retourner au pays.

“ Il y a une troisième classe de nos braves compatriotes qui est obligée de s'expatrier, parce que le sol ne rend plus comme par le passé, les terres sont ruinées, et on laboure, on sème pour recueillir une récolte insignifiante. Nous ne voyons pas comment une terre puisse être ruinée, à moins qu'elle n'ait été mal cultivée; et si les cultivateurs négligent leurs terres pour donner plus de temps au plaisir; si crainte de dépenser quelques piastres en journaux ou en livres, qui pourraient leur apprendre à bien cultiver leurs champs, ils s'entêtent à suivre le vieux système de leurs grands pères, système qui pouvait être bon alors que le sol était neuf et dans toute sa vigueur, mais qui ne vaut plus rien aujourd'hui, ils ont bien mérité la ruine qui les chasse du pays, et on ne peut les plaindre. Le gouvernement peut-il venir au secours de ces cultivateurs ruinés? la chose est possible; mais nous reviendrons sur ce sujet plus tard. Parlons maintenant des jeunes gens qui désirent franchement se livrer à l'agriculture, et qui, n'ayant pas les